

Oncles et Neveux, ou Rome
sous Jules César et Auguste
et la France sous Napoléon
Bonaparte et Louis-Napoléon
/ par [...]

Bapaume, Amable (1825-1895). Auteur du texte. Oncles et Neveux, ou Rome sous Jules César et Auguste et la France sous Napoléon Bonaparte et Louis-Napoléon / par Amable Bapaume. 1852.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

ONCLES ET NEVEUX

OU

ROME

SOUS JULES-CÉSAR ET AUGUSTE

ET

LA FRANCE

SOUS NAPOLEÓN BONAPARTE ET LOUIS-NAPOLÉON.

PAR

AMEABLE BAPAUME.

PARIS.

IMPRIMERIE H. SIMON DAUTREVILLE ET C^e,

RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS, 3.

1852.

87868

ONCLES ET NEVEUX

OU

ROME

SOUS JULES-CÉSAR ET AUGUSTE

ET

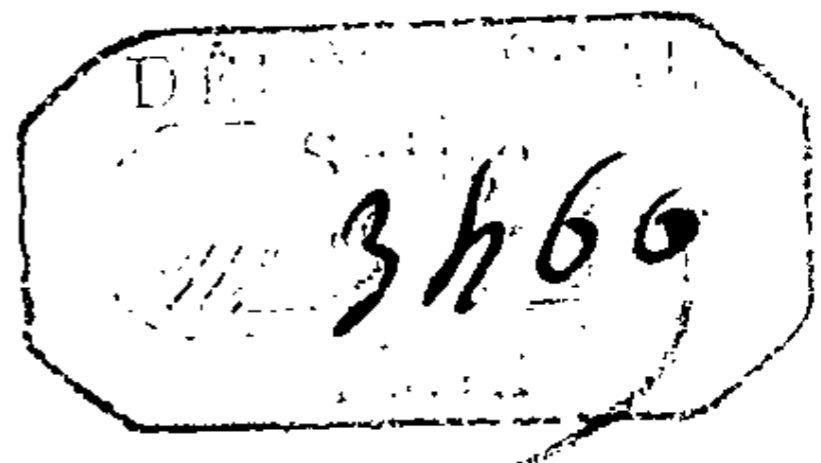
LA FRANCE

SOUS NAPOLÉON BONAPARTE ET LOUIS-NAPOLÉON.



I.

Jules César.



« J'aime mieux, disait-il, jeune et déjà grand homme,
» Être premier ici qu'être second à Rome...
» Et Rome cependant, Rome, c'est l'univers.

» Au pouvoir aujourd'hui d'une invincible épée,
» Œil puissant, bras vaillant qu'on appelle Pompée,
» N'acclamera-tu pas qui veut briser tes fers?



ye

37868

» O toi qui fis jadis trembler tout en ce monde,
» Aux échos d'alentour rien qu'en jetant ton nom,
» Debout, debout, lionne ! à l'heure où ma voix gronde :
» César, pour te sauver, franchit le Rubicon. »

Il dit, et quelques jours s'écoulèrent à peine
Que dans Rome il entra, le front ceint du laurier ;
Que Rome devenait la ville souveraine,
Capitale du monde entier !

Illustre dictateur, la gloire militaire
Seule ne pouvait pas suffire à ton grand cœur ;
Tu savais les bienfaits que procure à la terre
La paix si chère au fondateur.

D'aqueducs, de jardins la ville est embellie ;
De modernes Phidias surgissent : leurs ciseaux
Ont taillé dans le marbre, et, prodiges nouveaux,
Des temples, des palais décorent l'Italie.

Puis, quand l'Ordre a régné, l'Abondance, sa sœur,
Accompagnant Thémis et de Pallas suivie,
Ravive Rome entière en criant : Amnistie
Pour tous les citoyens qu'égara seul le cœur !

Et Rome, tous les soirs, en s'endormant tranquille,
Murmurait au réveil un cri reconnaissant.

Cieux et terre ! est-il vrai qu'issu de cette ville,
Que de César lui-même appelé son enfant,

Sans souci des malheurs qu'il préparait à Rome,
Du stigmaté honteux dont la postérité
Devait flétrir son front, il fut, hélas ! un homme
Qui vit dans un poignard son immortalité ?

Oh ! dors un sommeil pur, César ; car sur ta tombe
Personne, tu le sais, n'a gravé sa douleur :
D'un héros tel que toi, le jour, hélas ! qu'il tombe,
On garde seulement la mémoire en son cœur.

Et puis, lorsque mille ans et puis mille ans encore
Ont, passant sur les faits, détruit tout souvenir,
Il arrive qu'un jour, splendide météore,
Grand parmi les grands noms, aux siècles à venir,
Écho reconnaissant, on dit le nom sublime
Qu'on épelait enfant, homme, qu'on envia :
C'est un but à la fois, comme il est un abîme,
Gigantesque **NEC PLUS ULTRA !!!**

II.

Auguste.

Mais Rome agonisait de la guerre civile,
Lorsque d'Apollonie un cœur vaillant, hardi,
Un vengeur, un sauveur de l'immortelle ville,
Aux plaines de Philippe a tout-à-coup bondi.

Là finirent quinze ans d'une lugubre histoire
Où Rome eut à pleurer des deux côtés ses morts,

Où le même étendard, jadis couvert de gloire,
Contre Rome guidait Rome sans un remords.

Amis, il est des dieux ! L'infâme parricide
Que Rome avait maudit tout d'abord, puis flétri,
Sous les coups du neveu du dictateur chéri,
Finit honteusement par un lâche suicide.

Fuyez, fuyez tout par là-bas,
Chez votre frère le Bructère,
Barbares, qui rêviez naguère.
Pillage comme assassinats ;
Car César déclare la guerre,
Guerre à mort aux Catilinas.

Comme son oncle, au jour qu'il lassa la victoire,
Au banquet de la Paix il nous convie enfin.
Plus que la guerre encor la Paix donne la gloire,
Et chacun a part au butin.

Seulement, quand elle est forcée et nécessaire,
Aux méchants, croyez-moi, qu'on déclare la guerre !
Car aux braves, un jour, si Mars donne un laurier,
Pendant que l'on combat, le commerce est stérile ;
L'art est dans le marasme, et chacun dans la ville,
Soit vaincu, soit vainqueur, sait que quelque guerrier,
Par de petits enfants et par de faibles femmes,
Par de pauvres vieillards, seul soutien de tant d'âmes,
Sera bientôt pleuré, malgré mille hauts faits.
Je vous le dis pourtant : malgré cela, la guerre

A l'heure où le pays la juge nécessaire...
Mais demandons aux dieux les douceurs de la Paix !

Aux jours de la guerre civile,
Ainsi qu'elle était autrefois,
Rome redevint une ville
Toute de briques et de bois.
Les champs, jusqu'alors si fertiles
Demeuraient incultes, stériles,
Et le poète épouvanté,
Le poète brisait sa lyre
A l'heure où le monde en délire
Niait que Rome eût existé.

Niez l'existence de Rome,
Berceau du premier des Césars,
Lorsque le neveu du grand homme,
Cher aux lettres, ainsi qu'aux arts,
Revient, suivi de la victoire,
Rendre au Capitole sa gloire,
Aux campagnes leurs laboureurs,
Quand l'ordre *Tosque* et *Composite*
Marchent radieux à la suite
Du premier des grands empereurs.

Et dans le marbre et dans l'albâtre,
Ioniens, Corinthiens, Toscans,
Taillez un palais, un théâtre,
Un temple, un toit à nos enfants !
Vous, que l'inspiration brûle,
Ovide, et Properce, et Tibulle,

Aux échos dites vos amours !
Et toi, beau cygne de Mantoue,
Et toi dont Venuse se loue,
Chantez encor, chantez toujours!...

Dans Auguste chantez un père,
Dans Rome, à tous donnant du pain.
Au scandale de l'adultère
Et du divorce il mit un frein.
A l'heure où finit la licence,
La saine liberté commence,
Et chacun bénit ses décrets.
Fière, heureuse, tranquille et belle,
Rome au monde sert de modèle ;
Rome est en paix !!!

Vingt siècles ont passé, depuis, sur sa mémoire,
Et chacun d'eux a dit, d'accord avec l'histoire :
—Oui, le monde eut raison, Barbares et Romains,
Quand la mort le vint prendre, à son chevet tranquille,
Le cœur plein de bonheur du bonheur de la ville,
En l'honneur de César, de battre des deux mains !

III.

Napoléon Bonaparte.

Deux fois frappée au cœur, Rome un jour s'est éteinte,
Malgré que Théodose, et Charlemagne encor,
Et Léon-Dix enfin, aient de la ville sainte
Essayé le réveil à prix de gloire et d'or.

—Pour la Postérité, murmurait tout bas Rome,
J'ai fait assez. Ailleurs, des destins c'est la loi,
Un peuple doit surgir, et de ce peuple un homme,
Un héros dont le nom fera pâlir tout roi,
Blémir tout empereur et bondir tout esclave,
Légataire inspiré, pour ramasser sans peur
Le glaive de César et, comme sous Octave,
Apparaître, pour tous, guerrier-législateur.

Les siècles ont dix fois redoublé leur carrière
Avant que ce héros au monde fût donné.
Alors, du sein des mers une voix de tonnerre
Cria : « France, salut ! Napoléon t'est né ! »

Devant tant de bienfaits, ô ciel ! l'effroi me gagne :
Eh quoi ! nous avons eu Clovis et Charlemagne,
Ces deux noms qui devaient, symboles glorieux
De l'épée et du droit, léguer à nos neveux
Une tâche si lourde, un jour qu'on a dû croire
Qu'il faudrait à ces noms arrêter notre histoire ;
Eh quoi ! nous avons eu, même après ces grands noms,
Bouvine et Ravenna, Marignan la géante ;
Nous avons eu, — voyez tout ce que nous passons, —
La gloire avec les arts, Vervins, l'édit de Nante ;
— Passons, passons encor ; — nous avons eu Rocroy,
Berg-Op-Zoom, Port-Mahon qu'exigeait Fontenoy ;
Eh quoi ! nous avons eu cette gloire inouïe,
Et, dans un jour néfaste où Sanson régna seul,
Lorsque nous avons pu, pour finir notre orgie,
Hachant un cou royal, dans un sombre linceul

Sur le monde étonné l'on vit à voiles pleines
Voguer Lutèce, reine entre toutes les reines ;
Et lorsqu'une heure infâme au sablier du temps,
Un jour que nous savons avoir duré quatre ans,
Tintant lugubrement la honte et l'infamie,
Nous rappelait les jours de Rome en barbarie
Et faisait espérer, à tout peuple effrayé,
De la carte du monde un jour Paris rayé,
Voici, justifiant Rome et sa prophétie,
Aux plus sinistres jours du deuil de la patrie,
Qu'un héros, surgissant tout-à-coup, à la fois
Nous refait calmes. grands en moins de quelques mois.

De cette sublime épopée
Serai-je bien à la hauteur ?
Du droit ainsi que de l'épée
Redirai-je bien la grandeur ?
N'es-tu donc pas un rêve, Arcole ;
Et toi, flamboyante auréole,
Qui le suivis au Mont-Thabor ;
Vous, jours d'Aboukir et du Caire,
Et vous surtout, jours de Brumaire,
Nous faut-il croire à vous encor ?

Nous faut-il croire à vos journées,
Lodi, Rivoli, Marengo ?
Êtes-vous bien à nous, trophées,
Suite de Campo-Formio ?
Et vous qu'avec orgueil on nomme,
Êtes-vous l'œuvre d'un seul homme,

Wagram, Austerlitz, Iéna ?
Non, non ! l'erreur serait profonde...
Et pourtant, personne en ce monde
Ne doute de ce rêve-là !

Qui me convie à Notre-Dame
Pour m'agenouiller devant Dieu ?
Qui fait que je sens dans mon âme
L'espoir renaître peu à peu ?
Quel Code régit donc la ville,
Que je suis heureux et tranquille
Et qu'enfin je souris à tout ?
Me rend-on le Dieu de mes pères,
Mon luth sacré, mes lois austères,
La gloire et la paix d'un seul coup?...

Fortune, prétends-tu quelque jour dans les arts
Que la France conquière encore une victoire ;
Qu'elle moissonne enfin, chère à Phébus, à Mars,
Comme sous ce héros, quelques gerbes de gloire ?

O toi, qui sus un jour produire deux Césars,
Bien que tu sois du sort l'obéissante esclave,
Enfanteras-tu donc pour nous un autre Octave,
La gloire et le salut de nos sacrés remparts ?
Non, n'est-ce pas ? Laisse donc à la France.
Au monde entier laisse donc son héros,
Ou tu nous rends à jamais la croyance
Du chaos...

Prière vaine ! Un jour que, déployant ses ailes,
L'Aigle, comme la veille, aux voûtes éternelles
S'envolait hardiment et, d'un œil obstiné,
Soutenait les rayons de Phébus étonné,
Voilà que, par milliers, désertant leur repaire,
De l'Aigle, à petit bruit, les vautours gagnent l'aire
Et, l'aire saccagée, emprisonnent l'Aiglon.

Pour la première fois impudents, vu leur nombre,
Ils vont provoquer l'Aigle...

Ainsi que l'Aquilon

Déchainé par les mains du dieu qui rit à l'ombre,
Impétueusement l'Aigle a fondu sur eux.
De morts et de mourants il a jonché la terre ;
Mais trois jours de combats allourdissent sa serre.
Et l'Aigle tombe enfin expirant à leurs yeux.

Mais sont-ils, à la fin, bien sûrs de leur victoire ?
Non ! car l'Aigle n'est pas mort ;
Le ciel est juste, et le sort
Lui doit de nouveaux jours de triomphe et de gloire.

Ils l'ont compris. Aussi, les lâches, recourant
Un jour à la ruse honteuse,
Ils lui font entrevoir que l'Aiglon est mourant
Et qu'une prison glorieuse
Sauve l'enfant des fers, son aire du néant.

Son sang et la patrie ont parlé : confiant
Dans l'honneur de ceux-là, parmi ses adversaires.

Qu'il croit les généreux, les vaillants, les austères,
Il se livre.
. :

Tenez, comme l'histoire, amis,
Pleurons sur ce héros, un seul jour incompris,
Et passons... d'autant mieux qu'ennemie implacable,
Albion a gardé la honte ineffaçable
Du forfait le plus grand qui tacha l'univers ;
Si grand, que les Français de cette époque impie
Ont pu, quoi qu'ils aient fait dans un jour, les pervers,
Lui faire sienne un jour leur double ignominie.

Comme César, du reste, il devait succomber ;
Ainsi que l'homme antique, ainsi que Jule à Rome,
A deux mille ans de lui, des temps modernes l'homme,
Pour sa gloire et la nôtre, ainsi devait tomber.

Mais vengeance ! est-ce pas ? Oui, vengeance et victoire !...
Non : Albion, un jour, se souvint de sa gloire,
Et, bien qu'elle comprît qu'hélas ! il était tard
Pour mériter chez nous le pardon de sa faute,
Albion avoua ses torts et, sans retard,
Nous rendit sans combat les cendres de son hôte.

Loin de maudire, amis, comme le barde, allez,
Chantez la paix. Devant sa douleur juste, amère,
Son respect pour sa cendre, avec moi pardonnez
A l'erreur d'un seul jour de la vieille Angleterre.

Pardonnez ! d'autant plus que sa gloire à la fin
Eût été, croyez-moi, bien moins touchante à dire,

S'il n'avait ajouté, dans sa course sans frein,
Aux lauriers du héros les palmes du martyrre !!!

IV.

Louis-Napoléon Bonaparte.

Vous êtes de ceux-là, vous, Prince, dont vivant,
Sans crainte de passer un jour pour mendiant,
Pour louangeur gagé, si le poète envie
De chanter tout le bien qu'il sait de votre vie ;
Sans crainte d'encourir votre puissant courroux,
S'il veut vous conseiller hautement, devant tous,
De ne pas tendre au but où votre grandeur vise,
S'il estime qu'ailleurs il est bon qu'elle avise,
Vous êtes de ceux-là dont le poète peut
Parler à haute voix comme il sent, comme il veut :
C'est bien ! Aussi va-t-il, en toute conscience,
Prince, parler de vous comme en parle la France.
Le poète vous aime, il est vrai... Pas assez,
Pourtant, pour vous louer, Prince, si vous baissez.

Lui, qui croit que c'est peu, dans les champs de Pharsale,
D'avoir pu triompher par la force brutale,
Le poète aujourd'hui, plein d'indignation,
Au héros s'il n'eût su que de l'ambition,
Malgré dix-huit cents ans de gloire consacrée,
Luttant, preuves en mains, contre la renommée,
Le poète n'eût pas du nom d'usurpateur
Tout seul flétri César ; il eût dit : Imposteur !

Estimant que c'est peu, par une intrigue basse,
D'arriver, certain jour, à la première place,
Le lendemain d'Actium, maître du monde entier,
Si son neveu n'avait vite fait oublier,
Par un règne marqué surtout par la clémence,
Que du Triumvirat, dans un jour de démence,
Il pût s'associer aux erreurs, aux forfaits,
Octave Imperator, malgré tous ses hauts faits,
A la face du monde, en sa tombe muette,
Eût été souffleté par le probe poète.

Lui, qui croit que toujours l'homme fait son devoir
Quand, pour le bien commun, on prétend au pouvoir,
Il eût dit à votre oncle, avec sa voix sévère,
S'il n'eût sauvé la France autrefois en brumaire ;
S'il ne se fût tenu toujours à la hauteur
Du guerrier à la fois et du législateur ;
S'il n'eût, doué par Dieu d'un immense génie,
D'un reflet grandiose éclairé la patrie ;
S'il n'eût fait écrier à tout peuple jaloux :
Ce héros est au monde, autant à nous qu'à vous !
Et nous pouvons aussi, revendiquant sa gloire,
De tout autre écouter nonchalamment l'histoire ;
Oui, le poète eût dit au monde épouvanté :
Petitesse, infamie et surtout lâcheté !

Lui, qui croit, Monseigneur, qu'à la démagogie
Vous ne permettrez pas de long-temps une orgie ;
Qui croit que c'est encor peu d'empêcher le mal
Et qui n'appelle grand, sans rêver l'idéal,

Qu'un Prince honnête et ferme, un Prince au cœur d'élite
Dont un vote unanime acclame la conduite,
Le poète vous dit et demain vous dira,
Si vous continuez :

Comptez parmi ceux-là !!!

Quand je vois mon pays entier tressaillir d'aise
De n'avoir plus à craindre encor Quatre-vingt-treize,
Quand, pour mes saints autels, j'ai banni ma frayeur;
Au foyer paternel, quand le calme et l'honneur
Viennent sourire à tous et qu'en toute la France
Ranimant le commerce, apportant l'abondance,
Vous faites respecter partout notre aigle enfin,
Je crois, moi qui pensais la France à son déclin,
La France en quatre mois que vous venez de faire,
Comme jadis, ô Prince, heureuse, calme et fière,
Je crois, parmi les grands, sans passer pour flatteur,
Avoir le droit de vous dire grand, Monseigneur !

Or, ma voix est la voix de la France unanime,
Qui répondit hier, par l'amour et l'estime,
En un vote éclatant, aux efforts généreux
Qui nous font, entre tous, tous calmes, fiers, heureux.

Fiers; car tirés à peine, hier, de nos alarmes,
Devant nous nous rions de l'Europe au port d'armes,
Car nos canons, sous vous, iraient sommer l'écho
De lui répercuter la voix de Marengo,
Si, par malheur, un jour, elle osait à voix haute
De Dix-huit-cent-dix-huit nous épeler la faute !
Calmes; car nous voyons, sur tout peuple divers,
Primant, comme jadis, en tout, dans l'univers,

La France, après trente ans d'un sommeil léthargique,
Sous vous, s'éveiller reine en pleine république !
Heureux ; car si nos lois respirent l'équité
Et prescrivent à tous ordre et tranquillité,
Deux classes, qui jadis se trouvaient en présence,
Richesse et pauvreté, la haine et la souffrance,
Viennent à votre voix d'acclamer l'Union :
Salut !

Vous avez, vous, compris la Fusion !

Quand vous avez au cœur la sainte poésie
Qui, s'inspirant des arts, inspire le génie ;
A l'artisan, au peintre, au poète, au sculpteur,
A tous les ouvriers de mains et de pensées,
Quand vous dites : Travail ! qu'ils répondent : Trophées !
Je dis qu'on vous bénit tout partout, Monseigneur ;
Je dis qu'on est heureux et que Dieu, s'il est juste,
Nous gardera long-temps notre nouvel Auguste !

Et dans cent ou mille ans, quand la Postérité,
Par la voix d'un mien frère au cœur plein d'équité,
Racontera de vous à l'histoire étonnée
La fin de votre vie en ce jour ébauchée ;
Prince, comme je sais que cette fin devra
Victorieusement couronner ces mots-là,
Dormant paisiblement à côté du grand homme,
Je dis : Votre ombre, un jour, d'aise tressaillera,
Quand chacun de nos fils avec respect dira :
— Ils furent deux en France, ainsi que deux à Rome !!!

1852.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

LES DEUX PETITS SAINTS.

UNE FEMME AU DOUBLÉ.

LE PREMIER DUEL DE TALMA.

LA WALSE OU L'AMOUR JUSQU'A SON ÉPILOGUE.

UN ANNIVERSAIRE.

JUANA LA LIONNE, roman en 3 vol.

Sous Presse :

LA FEMME DES RÊVES, roman en 2 vol.

